

LOUIS ROUBAUD

# DÉMONS ET DÉMENTS

*nrf*

*Huitième Edition*

Librairie Gallimard







# I

ASILE DE VAUCLUSE, QUARTIER III...

2 septembre 193.

« Borborygme », du grec *borboruzein* : gargouiller.

J'étais sujet aux borborygmes, j'avais assez souvent des gargouillements...

J'aurais pu combattre ces gaz dans mon abdomen en absorbant quelque poudre de charbon ou de magnésie bismuthée, mais je n'attachais aucune importance à un phénomène aussi banal et indolore.

Toutefois, si infantine que puisse vous paraître ma question, je vous la pose : lorsqu'il vous est advenu d'entendre ce gazouillis intes-

tinal en présence d'une autre personne, n'étiez-vous pas incapable de déterminer s'il se produisait dans le corps de votre voisin ou dans votre propre corps?

Voilà donc un bruit nettement perceptible, parfois prolongé et tellement indépendant de votre volonté que vous ne pouvez sentir vous-même la contraction de l'organe où il se produit, encore moins commander à cette contraction.

Et ne vous est-il pas arrivé, lorsque vous étiez seul, d'éprouver, en présence de ces phénomènes, une sorte, je ne dis pas d'inquiétude, mais de gêne? Nous gouvernons notre délicate mécanique humaine, nous sommes les maîtres des mouvements et des sons, nous pouvons même au prix d'un léger malaise refréner l'émission intempestive de sons incongrus... Mais le borborygme échappe à notre direction. Il nous rappelle qu'il y a en nous une vie physique libre dans laquelle notre cerveau ne peut intervenir. Ce mystère intérieur de nos invisibles organes, leur obéissance à des lois que nous ignorons... n'est-ce point, lorsqu'on y réfléchit, un peu troublant?

Suivez-moi bien et ne vous hâtez pas de rire.

Ne vous êtes-vous jamais amusé, par désœuvrement dans un instant d'ennui solitaire, au

cours d'une longue attente d'antichambre, par exemple, à placer dans un bruit extérieur, monotone et répété, comme celui d'un métronome ou d'un balancier d'horloge, un ou plusieurs mots que vous prononciez mentalement ? Essayez le jeu en posant une syllabe sur chaque mouvement du balancier. Bientôt, vous entendrez de vos oreilles le mot ou la courte phrase choisis par vous.

Vous pouvez faire une expérience analogue avec les borborygmes, bien que, en l'absence de tout rythme, l'adaptation des mots soit moins aisée.

N'allez pas croire que je me sois jamais distrait d'aussi puérile façon et que j'aie jamais occupé aussi sottement mes rares loisirs, lorsque j'étudiais la théologie à l'école des Missions. Je cherche aujourd'hui à raccorder mon « délire d'interprétation » comme dit le D<sup>r</sup> Courtois à un cas d'auto-suggestion élémentaire, facile et normal. Je voudrais établir un lien entre votre raison et ma folie. Mais cette transition, que je m'applique à ménager dans mon récit, n'existe pas dans les faits tels qu'ils se sont produits.

Ma première hallucination auditive survint brusquement.

J'étais seul devant mon bureau, dans ma pe-

tite chambre de la pension chrétienne, que dirigeait alors M. le pasteur Bruner, lorsque j'entendis prononcer je ne sais quoi d'indistinct, souligné d'un rire grêle. Je me retournai, persuadé qu'un de mes camarades était entré et, me voyant absorbé, avait jugé plaisant de me surprendre... Ne découvrant personne, j'ouvris la porte. Le couloir était vide.

Je me surmenais depuis quelques jours et quelques nuits, car nous étions à deux semaines de l'examen. Dans cet état de tension nerveuse, j'attachai au stupide incident plus d'importance qu'il n'eût fallu. Je ne mis pas en doute que mon illusion n'eût été déterminée par le banal phénomène intestinal auquel j'étais sujet. Néanmoins, je demeurai intrigué; il me fallut faire un effort pour dominer un trouble vraiment disproportionné à son objet.

D'autre part, il m'arrivait, à moi comme aux autres, au cours des longues séances d'étude devant la table de travail, de penser à haute voix, de me libérer du silence par une courte exclamation. Et je prononçai effectivement, ce jour-là, en empruntant l'argot assez peu pastoral d'un de mes disciples :

— Méfie-toi, vieux Charles!... C'est un peu fort de café!

... Ceci fut émis par ma bouche en pleine cons-



cience. Mais immédiatement après avoir parlé, j'entendis — très distinctement cette fois — une autre voix que la mienne, et d'un autre accent, répéter mes deux premiers et mes deux derniers mots :

— Méfie-toi... de café!...

Une certitude! Quelqu'un était ici et se moquait de moi!

J'ouvris de nouveau la porte. Rien! J'entrai dans la chambre voisine, à droite, sans frapper; son habitant Etienne R... était absent. Dans la chambre de gauche, je fis sursauter mon ami, le jeune théologien Maurice D...; j'eus la présence d'esprit de m'excuser :

— J'avais cru que tu avais frappé à la cloison?

Maurice m'assura qu'il n'avait pas bougé, m'offrit une cigarette et se remit à l'étude sans avoir remarqué mon émotion.

Je vous certifie que je ne pus établir d'abord aucune relation entre cette illusion de mon ouïe et certains ennuis, certaines appréhensions — justifiées ou non — que j'avais éprouvés récemment. Je vous l'avoue, j'étais entré aux Missions, faute de mieux, après avoir commencé et interrompu mes études chez les Jésuites. Ma foi chrétienne valait ma foi catholique, j'étais et je suis toujours un incroyant, un

athée. Mais la doctrine, sinon l'esprit, du protestantisme, m'avait un instant séduit; j'avais choisi une carrière, plus qu'une religion, en me préparant à civiliser, sinon à évangéliser, les peuplades d'Afrique ou d'Asie.

Peut-être n'avais-je pas été assez hypocrite vis-à-vis de mes camarades, de mes maîtres et de moi-même. Quelques imprudences, quelques écarts de pensée dans les discussions ou dans les rédactions avaient pu me dénoncer. Ces fanatiques devaient supposer que, ayant abusé de leur confiance, je pourrais aller plus loin, m'emparer de quelques-uns de leurs secrets, de quelques-unes de leurs méthodes pour en user contre eux... Peut-être croyaient-ils qu'ils m'en avaient trop dit ou laissé deviner sur eux et leur action. Il ne leur était plus possible de me lancer, avec l'affront d'un congédiement, dans la vie civile, où je me serais trouvé sans ressources, sinon sans rancune.

Cette hypothèse est, je le suppose, raisonnable. Or, elle est antérieure à l'incident du borborygme. J'insiste sur ce point chronologique : elle ne s'est pas présentée à mon esprit après mais *avant*. Et elle n'était pas sans fondement. Mes camarades, mes maîtres interrompaient la conversation lorsque je survenais; certains regards, certains silences, certains sou-

rires contraints créaient autour de moi une atmosphère de suspicion. Enfin, j'avais reçu, de Nîmes, une lettre du révérend D..., mon protecteur, pleine de reproches nuancés et de sous-entendus, avec cet avertissement : « Mon jeune ami, vous êtes sur une mauvaise pente... »

C'est dans ces circonstances que le 10 octobre 192., je fus invité par un de mes camarades, que je nommerai Paul provisoirement, mais dont je dévoilerai peut-être un jour l'identité. Il me pria de venir goûter dans sa chambre vers quatre heures.

Je fus heureux et surpris de cette amabilité inopinée, après plusieurs mois de relations froides. Je me félicitai de cette détente.

J'attendais l'heure fixée en consultant la montre de mon bureau, lorsque, dans le silence absolu, l'hallucination auditive se reproduisit. La phrase borborygmique fut émise par mon abdomen en toute clarté :

— Méfie-toi de café!...

Et cela ne mériterait pas un si long récit ; ce phénomène intestinal, même accompagné d'illusion auditive, et que je me plais à expliquer logiquement moi-même, ne m'aurait pas obsédé bien longtemps, si des événements réels et contrôlés ne l'avaient immédiatement suivi. Je

soumets ces événements à votre appréciation d'homme normal :

A quatre heures dix, environ, j'entrai chez Paul. Je revois sa chambrette ornée, selon son esthétique et ses moyens, de papillons, parasols suspendus au plafond, serins de ouate jaune; chinoiseries de bazar, tout un exotisme de pacotille. J'insiste sur ce point que le café, au risque de refroidir en m'attendant, était déjà servi dans les tasses. Je le bois toujours sans sucre, mais celui-ci me parut d'une amertume insolite et trop fort. Je réclamai un peu d'eau bouillante pour l'adoucir et le réchauffer.

Paul manifestait une gaité exubérante, une confiance amicale peu naturelle après une si longue bouderie. Un quart d'heure plus tard, je me sentis indisposé : une migraine. Je m'excusai pour regagner mon logement. J'eus le temps de courir vers mon lit, je vis mes meubles tourner, je haletais sans pouvoir libérer le souffle de ma poitrine. Dans cette sorte d'ivresse, j'eus la force de compter mes pulsations : 115 à la minute. Je luttai contre un sommeil impérieux et, lorsque la cloche sonna six heures et demie, il me fallut déployer toute mon énergie pour descendre dans la salle à manger.

Révolté contre la pensée qui venait de se

présenter à mon esprit, décidé à me dominer, je m'attablai et absorbai tant bien que mal mon repas.

Je fus pris de nausées et de vomissements. Ma bouche et ma langue devenaient pâteuses, une sueur glacée coulait sur mon front.

Je sortis en toute hâte, autant pour lutter contre le sommeil tyrannique que pour consulter un docteur. Dans la rue, ne connaissant aucun praticien et sentant empirer mon malaise, je décidai de me rendre au commissariat de la rue Huygens et de demander une adresse de médecin légiste. Le secrétaire m'accueillit avec méfiance et consentit à m'indiquer un cabinet médical, boulevard Raspail. Le médecin qui me reçut m'ordonna une potion et me recommanda la marche immédiate aussi longtemps que durerait mon état de somnolence. Vers minuit, me sentant mieux, je rentrai à la maison des Missions.

Je n'ai ni le loisir, ni le désir de vous décrire mon martyre qui dura sept mois au cours desquels se développa l'« obsession ».

Pour comprendre ma situation, il faut imaginer que je sentais ma vie menacée dans cette demeure et que je n'avais pas un liard en poche pour reprendre ma liberté. Pas de famille, pas d'amis — hors ceux-là mêmes qui m'étaient

devenus suspects — pas d'argent! Je luttai contre la pensée monstrueuse qui s'était installée dans ma tête; mon humeur s'assombrissait, je devenais sauvage, je me rendais insupportable. Toutefois, je me serais délivré, si mes « idées délirantes » — j'emploie les termes du certificat — n'avaient été corroborées par des faits contrôlés, nullement contestés.

Il est bien exact que le grave malaise déjà décrit me reprit plus de vingt fois durant cette période, soit après déjeuner, soit après dîner. Il est bien certain que je surpris un jour Riquet, le jeune fils de M. Bruner, versant une sorte de poudre blanche dans mon potage, que l'enfant fut puni pour avoir voulu me faire une farce en jetant — prétendit-il — de la mie de pain dans mon assiette; qu'à la suite de cet incident, sa place à table, à mon côté, fut changée...

Je sais! L'enfant, ayant deviné ma méfiance pour avoir entendu parler de ma démarche au commissariat, avait voulu, avec l'inconscience de son âge, s'amuser de ma manie... Quant aux symptômes d'empoisonnement (fièvre, vomissement, somnolence), c'étaient des phénomènes d'auto-suggestion... Je sais!...

Il y a deux hypothèses : la mienne et l'autre. La mienne : les protestants, effrayés d'avoir

introduit, dans un de leurs comités les plus fermés, une brebis galeuse, comprenant que je deviendrais un ennemi dangereux s'ils me renvoyaient, désiraient me faire disparaître.

L'autre : j'étais fou!

En sept mois, de décembre à juillet, il y eut, dans ma pensée, comme dans la température de mes relations avec les hôtes de la maison chrétienne, des alternances. Le commissaire avait averti le directeur de mes démarches, car j'étais retourné au poste de police... M. Bruner m'avait parlé paternellement, me conseillant le repos. Il avait interrogé Paul devant moi, le pressant d'avouer sa faute vénielle, s'il avait eu l'idée, par plaisanterie ou brimade, de me faire absorber quelque somnifère inoffensif. On m'avait offert un séjour à la campagne; une cure d'isolement dans une propriété des Missions. J'avais accepté, puis refusé, par peur de tomber de Charybde en Scylla, du connu dans l'inconnu. Enfin, l'on voulut me renvoyer avec une somme dérisoire, qui ne m'eût pas assuré deux mois d'existence. Je consultai plusieurs médecins, j'exigeai une analyse chimique, dont les résultats devaient — je le reconnais — infirmer mes soupçons...

— Mais partez donc! Séparez-vous de nous, mon pauvre ami!

Mon Révérend Maître me suppliait hypocritement et m'ouvrait la porte, en m'offrant un ridicule viatique! Je m'obstinais à rester.

Seules, une enquête judiciaire sérieuse, une analyse sous garantie d'expertise légale eussent été logiques. Je les réclamai obstinément et vainement.

Il va sans dire que j'étais devenu, pour mes camarades, un être à part, à qui l'on adressait peu la parole et que l'on affectait de considérer avec une sorte de pitié mêlée de dérision. Je surprénais des lambeaux de phrases :

— Pauvre type!... C'est dommage!... On ne peut pourtant le conserver ici... M. Bruner est un ange de patience!

Enfin les mots « Charenton », « Bicêtre », « chapeau de paille » provoquaient les rires étouffés chaque fois que, intentionnellement ou non, ils étaient prononcés devant moi.

Et pendant cette longue période, bien que j'eusse entrepris de soigner, à défaut de mon cerveau, mon intestin, malgré charbons, magnésies et bicarbonates, les borborygmes devenaient plus fréquents.

L'hallucination variait. Je n'entendais plus les mêmes mots chaque jour; c'étaient les lambeaux de phrases, les plaisanteries, les sous-entendus de mes camarades que répétait mon ab-



domen. J'étais comme un ventriloque qui n'eût pu conduire ses paroles ou plutôt j'avais en moi un ventriloque étranger, un ennemi moqueur, s'amusant à m'effrayer. J'entendais très distinctement :

— Loufoque! loufoque! loufoque! loufoque!..., suivis d'un petit éclat de rire grêle.

Je ne dormais plus et je renouvelais assez naïvement, j'en conviens, mes plaintes à la Préfecture ou au Procureur. Je reconnais que j'étais prêt à tout, même au suicide ou au meurtre, lorsque je reçus un avis me priant de passer au commissariat, le 8 juillet, à trois heures, pour une affaire me concernant.

Je fis deux suppositions : la police, eu égard à mes démarches réitérées, se proposait d'ouvrir une enquête sérieuse...

Ou, ce qui était plus probable, l'officier municipal, cédant aux instances contraires de M. Bruner, allait me signifier d'avoir à déguerpir le plus tôt possible sous menace d'y être contraint par la force.

La veille au soir, je tournai et retournai dans mes doigts le papier jaune, dont le libellé imprimé ne me paraissait pas comminatoire : « Vous êtes prié de... prière de remettre au bureau la présente convocation... »

Il me semble que, au dernier repas, chacun

m'entoura de prévenances inaccoutumées. Pris au jeu moi-même, je me laissai aller à intervenir dans une discussion grammaticale sur le *que retranché*. M<sup>m</sup> Bruner, l'épouse du révérend, m'interrompit en souriant :

— Vous êtes, vous, un cœur retranché!...

En entendant cette allusion, je ne doutai plus qu'on n'allât m'expulser le lendemain.

J'en eus la certitude lorsque, à l'heure dite, je rencontrai, dans le vestibule d'attente du commissariat de la rue Huygens, M. Bruner lui-même, accompagné de mon ami Maurice. Le directeur était livide. Il répondit par un sourire à mon salut et mon camarade fit un effort pour me parler en utilisant comme sujet de conversation l'averse torrentielle qui fouettait les carreaux :

— C'est un temps à ne pas mettre un chien à la rue!

Je souris.

— Un chien, soit... Mais un homme?

Et le Révérend voulut me rassurer :

— Mon enfant, personne ne songe à vous mettre à la rue.

On m'introduisit le premier et seul dans le bureau du magistrat, mais l'agent laissa la porte ouverte.

Je fis un geste pour la fermer, le commissaire me retint :

— Non, laissez!

Il me désigna une chaise et, comme j'allais ouvrir la bouche, il m'interrompit :

— Une seconde... une seconde!

Il signa quelques feuilles, en compulsa d'autres. Je vis mon nom : *Plantier* (Eugène-Marie-Joseph) écrit en ronde sur un dossier. L'homme avait un visage rond, une petite barbiche à l'impériale, des lunettes à gros verres de myope, cerclant de tout petits yeux bleus. Il ne me paraissait méchant, ni bon... mais pressé plutôt et indifférent à mon affaire. Enfin, il commença une sorte d'interrogatoire d'identité, en faisant lui-même les demandes et les réponses :

— Vous vous appelez Plantier, Eugène-Marie-Joseph... Vous êtes né à... en telle année... fils de... et de...

Quand il eut achevé cette formalité, il prévint mes explications.

— Eh bien! monsieur Plantier, la police a fait une enquête sur les faits que vous lui avez signalés. Vous avez subi, sur votre demande, une visite médicale. Le rapport du médecin est entre mes mains; les résultats auxquels nous avons abouti...

Sur ces mots, j'entendis une voix énorme dans la pièce voisine, demandant sans se préoccuper de la porte ouverte :

— Qui va conduire l'aliéné?

Une autre voix, plus basse, répondit :

— C'est monsieur, un de ses camarades...

— Il ne suffira peut-être pas!... Je vais vous donner un inspecteur... Prenez-vous un taxi?

— Oui, un taxi, dit la voix de M. Bruner.

Et comme le commissaire me demandait si je voulais signer je ne sais quel procès-verbal :

— Inutile, ma signature n'aurait pas de valeur puisque je suis désormais officiellement un aliéné, un mineur.

Le gros homme n'insista pas.

— Enfin, vous vous plaignez, néanmoins, d'avoir été l'objet de tentatives d'empoisonnement et vous mettez en cause M. le pasteur Bruner?

Je pesai mes mots :

— Je reproche à la direction de la maison chrétienne d'avoir essayé, dans un but d'intimidation, non pas peut-être de me supprimer, mais d'altérer ma santé.

— Vous affirmez qu'un enfant aurait servi d'instrument à vos ennemis, en jetant une substance blanche dans vos aliments?

— L'enfant a reconnu avoir jeté une subs-



ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

« LES DOCUMENTS BLEUS »  
(Extrait du Catalogue)

**EUGÈNE DIEUDONNÉ**  
LA VIE DES FORÇATS

**HENRI DROUIN**  
FEMMES DAMNÉES

**MAURICE GARÇON**  
LE DIABLE

(en collaboration avec le D<sup>r</sup> Jean Vinchon)  
TROIS HISTOIRES DIABOLIQUES

**EMANUEL H. LAVINE**  
LE TROISIÈME DEGRÉ

Méthodes de la police américaine  
(adapté de l'anglais par Henry-Musnik)

**MARCEL MONTARRON**  
CIEL DE CAFARD

523

**SIGMUND FREUD**

LE RÊVE ET SON INTERPRÉTATION  
(traduit de l'allemand par Mlle H. Legros)

TROIS ESSAIS SUR LA THÉORIE DE LA SEXUALITÉ  
(traduit de l'allemand par le D<sup>r</sup> B. Reverchon)

LE MOT D'ESPRIT ET SES RAPPORTS  
AVEC L'INCONSCIENT

(traduit de l'allemand par Marie Bonaparte et le D<sup>r</sup> Nathan)

UN SOUVENIR D'ENFANCE DE LÉONARD DE VINCI  
(traduit de l'allemand et annoté par Marie Bonaparte)

DÉLIRE ET RÊVES DANS LA « GRADIVA » DE JENSEN  
(traduit de l'allemand par Marie Bonaparte)

MA VIE ET LA PSYCHANALYSE  
suivi de

PSYCHANALYSE ET MÉDECINE  
(traduit de l'allemand par Marie Bonaparte)

ESSAI DE PSYCHANALYSE APPLIQUÉE  
(en préparation)